

Les dés le disent

Monique Hauy

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hauy, M. (1997). Les dés le disent. *Moebius*, (74), 91–102.

MONIQUE HAUY

Les dés le disent

Camille ouvrit l'écrin de velours noir posé sur la table et, d'une main tremblante, elle retira une chaînette en or qu'elle porta instinctivement à son cou.

— Alors, elle te plaît? demanda Alberto, à l'affût d'une réaction.

Camille reposa l'objet précieux dans le minuscule coffret et dit:

— Je ne peux pas accepter!

— Et pourquoi donc? demanda Alberto, confondu, lui qui s'attendait à un sourire gracieux et reconnaissant, à une rougeur qui montrerait son émotion, à un cri de jubilation, mais certainement pas à un refus!

— Mais parce que... on se connaît à peine! rétorqua Camille avec évidence.

— Et alors?

— Alors? Mais on n'offre pas un cadeau de cette valeur à quelqu'un qu'on a rencontré la veille! À moins qu'on ait quelque chose à lui demander!

— Justement, j'ai quelque chose à te demander! fit Alberto avec simplicité. Ta main! Je veux t'épouser!

Camille se mit à rire en laissant errer son regard suspect autour d'elle, dans le snack-bar du boulevard Saint-Laurent où Alberto l'avait entraînée. C'était un endroit minable où les paumés venaient réchauffer leurs os froissés les jours de froid, où les désespérés venaient passer leur ennui chronique dans leurs éternels moments de solitude, où la peinture s'écaillait sur les murs, où les affiches pendouillaient comme des détails futiles.

—Je sais, je n'ai pas grand-chose à t'offrir, fit Alberto, mais crois-moi, cela va changer. Je vais faire de toi une princesse!

Camille se contenta de sourire en guise de réponse. Alberto approcha son visage près du sien et posa ses mains sur les siennes.

—Tu penses peut-être que c'est un peu prématuré pour l'affirmer, mais tu as tort! C'est vrai qu'en attendant la richesse, je vis de peine et de misère, mais cela ne durera pas!

Un silence suspicieux lui répondit. Comment pouvait-il prétendre devenir riche?

—Même les dés le disent!

Et il sortit deux dés qu'il fit rouler sur la table. Deux six sortirent.

—Tu vois? fit-il d'un air victorieux.

—Cela veut dire quoi? demanda Camille avec curiosité.

—Que je vais hériter! annonça Alberto avec fierté.

—Et alors?

—Alors? Mais réfléchis! Puisque je t'aime, tout ce qui sera à moi sera à toi! Quand on aime, on ne compte pas! Et je ne parle pas de dix mille dollars! Ni de cent mille dollars. Ni de un million de dollars, mais... tu sais ce que je vais avoir?

—Un château en Espagne! suggéra la voix railleuse de Camille.

Alberto se jeta en arrière, dépité.

—Tu ne me crois pas, hein? (Il se gratta nerveusement le menton.) Tu crois que je suis fou, c'est ça?

Camille laissa tomber son regard sur la table. Un rêve évanescant se glissa dans ses pensées rationnelles et concrètes. Et si c'était vrai?

—J'ai déjà vécu dans un château! affirmait Alberto. Et il n'était pas en Espagne, crois-moi! Il existait bel et bien! Malheureusement, il était hanté par l'ambition toujours plus grande de mes parents!

Camille se redressa en se demandant quelle impression on ressent à se faire appeler Madame la Châtelaine.

—Et toi? De quoi vis-tu à l'heure actuelle? interrogea Alberto.

—Je quête, je mendie, je demande la charité! répondit Camille. Chaque fin de mois, je cours après ma pension alimentaire. Chaque fois je me demande jusqu'où doit aller l'humilité! Heureusement, j'ai un petit pécule, oh! bien minuscule, que je protège tant bien que mal, et plutôt mal que bien.

—Eh bien, ne t'inquiète plus! À partir d'aujourd'hui, tes affaires sont réglées! diagnostiqua Alberto.

—Mais toi, tu ne travailles pas, tu vis de tes rentes?

—De mes rentes? fit-il en éclatant de rire. Tu parles! J'ai dilapidé toute ma fortune! Pour te dire la vérité, je suis le spécimen déchu d'une famille très riche. J'ai passé mon temps entre l'hôpital psychiatrique et le jet-set, et de dépression en dépression, je suis resté coincé entre la camisole de force et les conventions sociales! J'ai fait ma plus grande dépression nerveuse il y a trois ans. Depuis, j'erre rue Saint-Denis comme une âme en peine à la recherche d'une âme sœur! J'ai fréquenté toutes les strates de la société et, crois-moi, dans ce large éventail, j'ai croisé bien des épouvantails! Alors, aujourd'hui, tu comprends, je n'aspire qu'à une chose: la paix!

—Mais alors, avec quel argent as-tu acheté mon cadeau?

Alberto se mordit nerveusement la lèvre inférieure et baissa les yeux.

—Est-ce une façon de dire merci? reprocha-t-il gentiment.

—Réponds! insista Camille en posant sur lui son regard soupçonneux.

—Pour toi, je ferais n'importe quoi! marmonna-t-il.

Camille réprima le sourire que lui extirpait cette déclaration d'amour. Ce n'était pas le moment de s'attendrir!

—Ce qui veut dire? insista-t-elle avec une fausse froideur.

—Que j'ai emprunté à mes amis! avoua Alberto, pris en faute.

—Mais tu es fou! explosa Camille comme un volcan en pleine ébullition. Comment peux-tu hypothéquer ton avenir sur la... (elle hésita)... mort? reprit-elle. Tu n'as pas peur que le destin frappe à ta porte?

—Dieu a toujours été bon pour moi! répondit Alberto posément.

—Et si tu n'héritais pas? s'écria-t-elle, le regard intrigué posé sur lui. Si tu n'héritais pas, hein? répéta-t-elle. As-tu pensé à ça?

—Mais je vais hériter! rétorqua Alberto avec assurance. Je ne sais pas quand, mais je vais hériter. (Il fit rouler les dés et cette fois-ci, ce fut le chiffre sept qui sortit.) Tu vois, s'écria-t-il victorieux, ça ne devrait pas être trop long!

La serveuse leur apporta les deux cafés qu'Alberto avait commandés.

—Tu mettras ça sur mon compte, n'est-ce pas, Émilie? Je n'ai pas d'argent sur moi!

—Comme d'habitude! cria Émilie en retournant derrière son comptoir.

Après un petit rire ennuyé, Alberto se pencha vers Camille et expliqua:

—Émilie me fait crédit depuis des années! Mais elle sait que je suis généreux! Hein, Émilie? cria-t-il en se tournant vers elle. Je ne t'oublierai pas quand je serai riche! Je te le rendrai multiplié par dix!

Derrière son comptoir, Émilie bougonna une phrase inintelligible.

—Rappelle-toi! Un jour, je descendrai la rue Saint-Denis en Rolls! La générosité est le début de la fortune!

Puis il fixa à nouveau Camille. Ses yeux brillaient d'un bonheur anticipé.

—Tiens! lança Camille. Non seulement tu quêtes, mais tu prêches également!

Comme Alberto ne répondait pas, lady Camille demanda:

—Et en attendant, comment tu les boucles, toi, les fins de mois?

—Je quémande un billet de temps en temps à mes amis!

—Et ils te prêtent? demanda Camille en le fixant d'un regard intéressé.

—Ils savent que je vais hériter, alors ils sont généreux! Avoue qu'il y a de quoi rêver! Dix millions de dollars! Hein, ça se prend bien! Et c'est un minimum, je te le garantis!

—Un vrai don du ciel! ironisa-t-elle en levant vers lui un regard brillant.

—Parfaitement! s'exclama Alberto en se rejetant vivement en arrière.

Et il se frotta les mains avec une satisfaction prématurée.

—Je ne savais pas que le ciel était aussi généreux! remarqua Camille, toujours aussi mordante.

—Le ciel, le ciel! grogna Alberto, soudain agacé. Quand je te dis que c'est un don du ciel, c'est une façon de parler. Quoique le ciel soit bon pour ceux qui l'aiment! ajouta-t-il plus bas.

—Encore faut-il y croire! commenta Camille qui avait l'esprit saturé de vaines attentes et d'espoirs entretenus par des promesses non tenues.

—Si tu n'y crois pas, alors crois en moi! hasarda Alberto.

—Oh! moi, tu sais, je ne crois que ce que je vois!

Et elle embrassa du regard l'endroit sans prétention, la preuve irréfutable qu'il n'avait pas les moyens de lui payer mieux!

—Allez! Dis-moi que tu acceptes! répéta Alberto, la voix remplie d'une soudaine mélancolie.

Camille songea aux quelques hommes à qui elle avait donné sa confiance et qui l'avaient cruellement déçue. Des hommes qui n'avaient pas su retenir son amour, qu'elle avait quittés après s'être aperçue, au bout de quelques mois, qu'elle les avait mal choisis.

—Mais pourquoi tu me donnerais cet argent? demanda-t-elle, soudain suspicieuse.

—Tu me donnes tant de bonheur! fit simplement Alberto.

Le visage de Camille s'empourpra de plaisir. Non! Cette fois, elle ne se trompait pas... Elle ne pouvait pas se tromper...

—Mais tes parents sont morts, non? Alors d'où te viendrait-il, cet argent? osa-t-elle demander.

—De mon oncle! exulta Alberto. Il a quatre-vingt-onze ans!

—De ton oncle?

—Oui! Je te l'ai dit, je viens d'une famille très riche.

Et il en profita pour ajouter:

—Faut pas se fier aux apparences!

—Et il habite où, cet oncle? interrogea Camille sans relever l'allusion.

—Sur la Côte d'Azur!

—Et pourquoi il te donnerait son argent au lieu de le donner à ses enfants?

—Parce que... s'exclama Alberto joyeusement, il n'a pas d'enfants!

—Mais comment peux-tu être certain qu'il te laissera l'héritage?

—Mais parce qu'il me l'a promis!

—Et s'il changeait d'avis?

—Impossible! bougonna Alberto, vexé par le doute imprégné sur le visage de Camille, qu'elle lui transmettait aussi subtilement qu'il lui transmettait son rêve. Je l'appelle environ trois fois par semaine pour prendre de ses nouvelles! ajouta-t-il sans suite logique.

—C'est ça, tu attends qu'il crève! jeta cruellement Camille en écartant les bras comme pour accueillir cette évidence.

—Mais non! s'exclama Alberto, cette fois en colère. J'aime mon oncle! C'est l'être le plus extraordinaire que j'ai connu.

—Alors ne m'en parle plus! Ni de lui ni de cet argent! Si tu savais comme cela me met mal à l'aise! J'ai l'impression d'être une femme vénale! C'est comme si... comme si tu m'achetais, tiens! Tu attends la mort de ce pauvre homme et... et je ne veux pas l'attendre avec toi!

—Je fais ça uniquement parce que je ne veux pas te perdre! confia Alberto avec regret.

Et, comme s'il ne pouvait plus supporter la vue de cette misère qu'il côtoyait quotidiennement, il se leva.

—Allez, viens, on s'en va!

Les jours passèrent. Alberto ne travaillait toujours pas mais il continuait néanmoins à couvrir Camille de cadeaux. Il y prenait un tel plaisir que la jeune femme n'avait plus le cœur de lui demander d'où provenait l'argent et encore moins celui de refuser. Petit à petit, armée par la force de l'habitude, elle apprenait à apprécier son attitude comme une marque de tendresse. Elle se répétait qu'Alberto ne s'endetterait pas s'il n'était pas persuadé de pouvoir un jour rembourser ses créanciers, qu'elle n'avait donc aucune raison de s'inquiéter, mais qu'elle devait plutôt apprendre à réagir comme lui, avec la même insouciance. Finalement, un jour, elle proposa:

—Alors, on se marie?

Trois semaines plus tard, ils jurèrent devant le prêtre que rien jamais ne les séparerait. Alberto continuait à espérer que son fabuleux destin, celui qu'il lisait dans l'oracle en faisant régulièrement rouler les dés, allait bientôt l'aider à faire de Camille une princesse! Pour gagner du temps, il l'initiait à la façon dont elle devrait se comporter en société afin qu'elle ne soit pas gênée. Peu à peu elle apprenait comment dresser la table, comment tenir convenablement ses couverts, quoi dire, quand se taire, quelle musique écouter, quel auteur citer...

Puis il parlait des voyages qu'ils feraient, des vêtements qu'elle porterait, des domestiques qui la serviraient, des restaurants qu'ils fréquenteraient.

Mais l'oncle maintenait la forme et deux années trépassèrent. En attendant, Camille cuisinait, ne sortait jamais — sauf pour travailler quand elle avait un emploi, ou pour en chercher quand elle n'en avait pas. Elle frottait, portait son éternel jean lessivé et mangeait sa soupe avec avidité. Mais elle commen-

çait aussi à se demander, en voyant le temps passer, si elle n'était pas en train de perdre quelques belles années...

—Tu ne m'as pas menti, hein? demandait-elle parfois d'une voix incertaine, absorbée dans des calculs, tenaillée par le doute.

—Mais non! Je ne te mentirais jamais, tu le sais bien! répondait Alberto qui comprenait ses craintes. Sois patiente, tes efforts seront bientôt récompensés!

—Et si, en attendant, tu travaillais?

—Quel genre d'emploi veux-tu que je trouve à mon âge?

Il est vrai que dans le marasme économique actuel, ce n'était guère possible. Heureusement que le marc de café, l'horoscope, les cartes, tout confirmait qu'elle serait bientôt libérée du poids de la misère qui, en attendant, ne s'accrochait pas moins à elle comme un misérable à son bienfaiteur.

Sans compter que le petit pécule qu'elle avait misagement de côté pour s'acheter un appartement commençait à diminuer. Car, contrairement à elle, Alberto était dépensier. Il avait remeublé l'appartement de fond en comble, avec son argent à elle qui lui appartenait à lui, tout comme le sien, à lui, serait un jour à elle! Puis il avait voulu lui acheter une voiture pour que la pauvre n'ait plus à utiliser les pénibles transports en commun où les corps se côtoyaient dans une promiscuité involontaire et bon marché. Au début, Camille avait protesté.

—Je préfère garder mon argent pour un appartement!

—Pour quoi faire? Nous en achèterons un avec mon argent! En attendant, je ne veux plus que tu ailles travailler en autobus. Il te faut une voiture!

Et pas n'importe laquelle! Alberto était exigeant. Camille se serait contentée d'une petite Firefly d'occasion, mais ce n'était pas suffisant! Non, pour sa petite princesse, il fallait au moins une belle Mazda de l'année. Camille se déplaçait donc, dorénavant, avec toute la technologie rassemblée dans le véhicule rutilant. Souvent, quand Alberto en avait besoin, il l'ac-

compagnait, la déposait à son travail et repassait la chercher le soir. Mais il fallait, pour entretenir le véhicule, fouiller dans les fonds de tiroirs qui s'amenuisaient, et Alberto avait beau la rassurer, Camille s'inquiétait...

Puis un soir qu'Alberto était sorti, le téléphone sonna.

— Monsieur Giordani, s'il vous plaît? demanda une voix, à l'accent français.

— Il est sorti!

— Je suis maître Lesage, notaire! Vous êtes sa femme?

— Oui! répondit Camille, en retenant sa respiration.

— Pourriez-vous lui annoncer que son oncle vient de décéder?

— Pauvre Alberto! soupira Camille. Comme il va être triste!

— Triste, peut-être, mais certainement pas pauvre! remarqua le notaire. Son oncle lui laisse toute sa fortune! Quinze millions de dollars! claironna-t-il. C'est toute une somme!

Ayant à peine raccroché, Camille se mit à rire. Ainsi, Alberto lui avait bien dit la vérité! Ils allaient être riches. Immensément riches... intarissablement riches. Tous les efforts qu'elle avait déployés durant ces années allaient enfin être couronnés! Elle arrivait à peine à le croire! Elle jubilait. Elle avait beau vouloir se calmer, l'émotion était trop forte. Le fantôme de l'oncle revenait, plus vivant que jamais, dans son esprit en déroute. Alors elle se laissait rêver, se laissait aller, s'abandonnait à cette douce folie. Après tout, elle était riche, elle n'avait plus de raisons de s'inquiéter! Ah! Qu'elle avait bien fait d'attendre! Fini, les privations et les interminables recherches d'emploi pour améliorer leur modeste condition! se disait-elle. Fini, les inquiétudes, les portes qui se ferment, les visages sombres qui regrettent... Et les longues marches dans la gadoue les jours d'hiver. Et tout ce qu'elle allait pouvoir s'offrir! Les voyages en perspective! Les bijoux! Les ensembles Christian

Dior! «À condition qu'Alberto ne change pas d'avis maintenant qu'il est riche!» se dit-elle en riant.

Le soir tombait. Une crainte sournoise s'insinua en elle. Elle réalisa alors que l'absence d'Alberto se prolongeait. Une heure s'écoula. Puis deux. Le visage de Camille se faisait plus en plus grave. Jamais Alberto ne partait si longtemps. Que faisait-il? Où donc était-il allé? Et s'il disparaissait maintenant qu'il était riche? S'il la laissait tomber? Elle essaya de se raisonner. Non! C'était impossible! Il n'aurait pas pu lui jouer la comédie. De toute façon, il ne pouvait pas savoir! Elle passait ainsi de l'excitation à l'abattement, essayant de se raisonner, de se rassurer, de ne pas conclure trop vite. Finalement, la sonnette retentit. Rassurée, excitée, un large sourire aux lèvres, elle se précipita vers la porte, prête à sauter dans les bras d'Alberto, mais elle s'arrêta net. Le visage blafard, le manteau déchiré, les bras ballants, Alberto respirait à peine. Mais au moins il était là!

—Alberto! Mais qu'est-ce que tu as?

—Je ne me sens pas bien!

Et il s'écroula à ses pieds, victime d'une attaque. L'ambulance arriva quelques minutes plus tard. Camille avait transporté Alberto dans le salon avec l'aide d'un voisin qui rentrait de l'usine. À l'hôpital, les médecins furent formels: à moins d'un miracle, la médecine, tout omnisciente qu'elle était, n'avait plus rien à accomplir. Alberto ne guérirait jamais! Paralysé, incapable de parler, le visage complètement déformé, Alberto rentra chez lui, dans l'immense maison que Camille avait achetée durant son absence avec l'argent que le notaire avait apporté, Alberto ne pouvant se déplacer.

Au début, Camille chantait, riait, se montrait affectueuse et enjouée, comme au début de leur mariage quand elle vivait d'amour et d'eau fraîche... et d'espoirs entretenus par les dés!

—Je suis sûre que les médecins se sont trompés! disait-elle, pour le rassurer. Ton état va s'améliorer. Il suffit d'être un peu patient, comme moi je l'ai été! Je vais faire venir les plus grands spécialistes! Et tu vas

voir, eux, ils vont te guérir aussi sûrement que nous avons hérité! Et tu pourras me faire connaître ce monde que tu voulais que je côtoie, hein? Nous irons vivre sur la Côte d'Azur et nous serons heureux! Nous avons tout pour l'être, maintenant, n'est-ce pas?

Mais l'automne prit le deuil et l'hiver lui succéda. Alberto continuait à vivre dans son immobilité, incapable de parler, incapable de bouger, même plus capable de sourire et encore moins de la charmer. Seul le vent parvenait à faire frémir ses cheveux qui commençaient à tomber. Bientôt, il n'en resta même plus un seul à caresser. Camille ressentit le besoin de fuir le froid qu'elle ne pouvait plus endurer. Ne lui avait-il pas promis qu'ils voyageraient? Mais l'état d'Alberto ne s'améliorant pas, il restait cloué au lit et elle à son chevet. Prenant conscience de l'inextricable situation dans laquelle était plongée la princesse qu'elle avait failli être et la Cendrillon réincarnée qu'elle était, elle réalisa alors qu'elle était prisonnière d'un homme qui ne pouvait même plus l'embrasser!

Peu à peu, la patience de Camille s'effritait, elle se montrait de moins en moins affectueuse, de moins en moins empressée et n'allait presque plus le voir. Car chaque fois qu'elle affrontait son regard vide, celui-ci ravivait ses rêves d'antan et la confrontait à ses amères désillusions, ce qui provoquait en elle d'insupportables remords. Alberto ne se plaignait pas, l'eût-il voulu qu'il n'aurait pu le faire, mais son silence pathétique avait un ton accusateur que Camille ne supportait pas. Un jour, alors qu'elle prenait un peu plus de temps à regarder ce tas inerte, cette masse incommode, ce corps déformé, elle se mit à crier:

—C'est ta faute! Tu avais promis de me rendre heureuse! Nous devons faire des tas de choses! Tu n'as pas le droit de rester dans cet état! Tu n'as pas le droit de me faire ça!

Elle le tenait dans ses bras, toute tremblante de rage et d'impuissance, et le secouait comme un pantin.

—Dis-moi que tu vas guérir, je t'en prie! Dis-le-moi!

Le regard sec, Alberto répondit par un éloquent silence. Le lendemain, un spécialiste qu'elle avait fait venir de Los Angeles l'examina longuement, étudia soigneusement son dossier puis, dans le recul de la chambre, donna le résultat de sa consultation.

— Traitez-le avec précaution, une nouvelle crise pourrait l'emporter!

Camille songea qu'elle serait alors libre de voyager... Ce soir-là, avant de se coucher, comme elle avait vu faire Alberto tant de fois, elle fouilla dans ses poches et sortit deux dés. Quelques minutes plus tard, elle les faisait rouler. Ce fut le double six qui sortit...